



HAL
open science

Agriculture entrepreneuriale et destruction du travail dans la Pampa argentine

Christophe Albaladejo, Xavier Arnauld de Sartre, Pierre Gasselin

► **To cite this version:**

Christophe Albaladejo, Xavier Arnauld de Sartre, Pierre Gasselin. Agriculture entrepreneuriale et destruction du travail dans la Pampa argentine. *Études rurales*, 2012, 190, pp.177-192. 10.4000/etudesrurales.9731 . hal-02645761

HAL Id: hal-02645761

<https://hal.inrae.fr/hal-02645761>

Submitted on 5 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

AGRICULTURE ENTREPRENEURIALE ET DESTRUCTION DU TRAVAIL DANS LA PAMPA ARGENTINE

Christophe Albaladejo, Xavier Arnauld
de Sartre et Pierre Casselin

LA PAMPA ARGENTINE a connu ces deux dernières décennies une transformation profonde de son agriculture¹. Dans les années 1990, en effet, on observe une nette augmentation des surfaces cultivées et de la production de céréales et d'oléoprotéagineux. Ce qui coïncide avec l'introduction des semences OGM et de techniques nouvelles qui ont fait sauter un certain nombre de verrous. C'est aussi à cette époque que se généralise la technique du semis direct, qui réduit considérablement la phase de préparation du sol et du semis, supprime le contrôle mécanique des adventices mais induit le recours à des herbicides de synthèse.

Dans la Pampa argentine, les innovations ne sont pas que techniques. Les deux piliers spécifiques de l'exploitation agricole moderne s'effondrent : la propriété de la terre et l'exploitation ne sont plus associées dans les faits, pas plus que ne le sont le travail physique et les tâches de gestion. Cette disparition de ce qui caractérisait le producteur moderne est due au développement de ce qu'on appelle « l'agriculture de firme », plus couramment appelée en Argentine « agribusiness ».

Ces transformations de l'activité agricole donnent naissance à un nouveau discours, à de nouvelles identités, de nouvelles relations sociales de production, de nouvelles institutions et une nouvelle science de l'agriculture, l'agribusiness occupant une place de choix dans la formation des ingénieurs agronomes. Cette somme de changements permet de parler d'une « troisième révolution » agricole [Albaladejo et Arnauld de Sartre 2012], qui succède à la « révolution verte », laquelle a succédé à la « première révolution », qui associait la grande culture à l'élevage.

On assisterait ainsi à l'émergence d'un nouveau modèle agricole dominé par un type d'acteur qui n'est pas nouveau – du moins en Argentine – mais dont la centralité est récente : l'agriculture de firme. Dans cette nouvelle agriculture émerge une figure emblématique, souvent diabolisée : le « pool de semis ». Ce pool désigne une organisation qui, sous la houlette d'un coordinateur, concentre des capitaux, une connaissance agronomique des parcelles, des entrepreneurs et des propriétaires qui louent leurs terres, le plus souvent à l'année.

L'analyse de ces transformations est plus efficace si elle se réfère à un cadre théorique. Aussi proposons-nous de nous appuyer sur la théorie de l'activité humaine (*vita activa*) de Hannah Arendt [1983], qui permet de distinguer trois sphères dans lesquelles se déploierait l'activité agricole :

1. Ce travail a bénéficié d'une aide de l'Agence nationale de la recherche dans le cadre du programme SYSTERRA et de l'AIRD (ANR-09-STRA-04).

- la sphère de l'activité publique, qui est le domaine de l'action au sens strict, autrement dit de l'activité politique, et donc de la parole et de la participation ;
- la sphère du travail, qui est celle de la reproduction de la vie matérielle, économique et domestique, et de ses cycles ;
- la sphère de l'œuvre, qui est celle par laquelle la matière acquiert un sens personnel au-delà des cycles de la vie économique et biologique.

Les sphères du travail et de l'œuvre sont celles de l'activité privée et de l'intervention sur le monde matériel. Elles forment le pendant de la sphère de l'action, car c'est grâce à l'organisation de sa vie privée que le citoyen peut dégager du temps pour participer à la vie publique.

Cette théorie permet de dépasser la seule dimension économique-productive et d'envisager l'activité agricole dans son insertion territoriale.

Pour qualifier ces évolutions nous avons mené, en 2011, des entretiens auprès de divers acteurs représentant l'agriculture de ferme (membres d'associations) dans une localité de 4 500 habitants, située au cœur de la zone du soja : Ascensión (district de General Arenales), à 250 kilomètres à l'ouest de Buenos Aires. Ce bourg, tant dans son évolution que dans son mode de fonctionnement, est caractéristique des transformations induites par la « troisième révolution » agricole.

Dans cet article, nous nous intéresserons d'abord à l'éclatement de la figure unique du producteur pampéen depuis la mondialisation. En privilégiant la valeur « travail » et en la plaçant au cœur de l'intégration sociale, la

« révolution verte » avait ouvert la voie aux transformations des identités et du rapport à l'activité qui interviendront à partir des années 1990. Nous montrerons que chaque révolution s'est accompagnée d'un mode spécifique d'organisation du territoire. Après quoi, nous nous concentrerons sur l'organisation actuelle du bourg d'Ascensión.

L'éclatement de l'activité agricole

La littérature scientifique argentine ne traite généralement que de la composante technique des transformations agricoles en région pampéenne [Barsky et Dávila 2008]. Il est vrai que, entre 1980 et 2000, l'Argentine a triplé sa production de céréales et d'oléoprotéagineux jusqu'à atteindre 100 millions de tonnes. Le soja, qui représentait 10 % de ce total au début des années 1980, en représente aujourd'hui 50 %. Notons que 100 % du soja est désormais de variété OGM, et que 90 % de ce soja sont cultivés dans la région pampéenne. Les auteurs argentins qualifient ces transformations d'« agriculturisation » de la Pampa, expression qui désigne à la fois l'augmentation des rendements et la progression de ce qu'on appelle en Argentine la « frontière agricole », autrement dit les surfaces consacrées à la grande culture. L'élevage bovin s'intensifie et concerne de plus petites surfaces ; les parcs d'engraissement se multiplient, et ce d'autant plus qu'ils sont subventionnés par le gouvernement afin de contenir le prix de la viande, dont la demande est forte sur le marché interne.

Ces transformations s'accompagnent d'une concentration non seulement des terres mais,

aussi et surtout, de la production. Entre 1988 et 2002, plus du tiers des exploitations pam-péennes disparaissent. Ces changements profitent principalement aux plus grandes unités : en 2002, 46 % des oléoprotéagineux (essentiellement du soja) étaient cultivés dans des structures de plus de 1 000 hectares. Aussi l'exploitation familiale typique de 100 à 200 hectares tend-elle à disparaître. Ces changements n'entraînent pas de mouvement comparable de concentration du revenu, les anciens petits exploitants cédant, pour la plupart, leurs terres en location et devenant ainsi des petits rentiers. La location d'une parcelle de 100 hectares permet en effet de générer un revenu annuel de 16 000 à 30 000 dollars, ce qui situe les petits bailleurs dans les 10 % des plus hauts revenus de la population [Reboratti 2005].

Les nouvelles technologies n'avantagent pas la petite agriculture. En particulier pour ce qui est du matériel de semis direct, qui est plus cher à l'achat et n'est rentable que sur de grandes surfaces. Parallèlement, l'accroissement des rendements, qui s'ajoute à la crise, d'abord argentine puis mondiale, crée une bulle foncière spéculative. La hausse des loyers, quoique moins rapide que celle de la terre à l'achat, a amené nombre de propriétaires à escompter une rente foncière supérieure au revenu qu'ils pourraient tirer du travail de leur terre.

Avec la « troisième révolution » agricole on assiste à l'éclatement de la figure unique du producteur : coexistent désormais celui qui, propriétaire d'une terre, touche une rente ; celui qui possède tout ou partie du capital nécessaire à la mise en production ;

celui qui gère les relations avec les investisseurs ; celui qui décide de la succession des cycles cultureux ; celui qui réalise les travaux agricoles (semis, traitement et récolte) ; et celui qui possède le matériel agricole (tracteurs, pulvérisateurs, moissonneuses-batteuses). Ce processus d'éclatement témoigne de la dissolution du lien « terre-travail-capital » qui fondait l'exploitation agricole moderne. La nouvelle forme sociale de production repose désormais sur un réseau d'opérateurs et sur le contrat, donc sur de nouvelles relations sociales et spatiales.

Représentatif de cette recomposition, le « pool de semis » mobilise des capitaux souvent extérieurs à l'agriculture et met en culture de vastes superficies (plusieurs milliers d'hectares). Un coordinateur se charge de trouver des terres à louer, de passer contrat avec des entrepreneurs et un ingénieur agronome, et de commercialiser les récoltes dans les meilleures conditions. Ce faisant, il peut, les bonnes années, rémunérer les capitaux investis à hauteur de 20 à 30 %.

Mais si ce modèle du pool est très connu, il n'est cependant pas aussi répandu que le laisse entendre la littérature. Nous avons pu observer [Arnauld de Sartre *et al.* 2013] que les agriculteurs qui n'intéressaient pas les pools parce que leurs parcelles étaient trop petites continuaient néanmoins d'exercer une activité agricole ou donnaient leurs terres à louer à des entrepreneurs de proximité. C'est le cas à Ascensión, où l'agriculture de firme est incarnée par une vingtaine d'exploitants, fils de producteurs locaux, qui prennent en location leurs terres auprès d'un réseau personnel. Ainsi les pools et, plus généralement,

les grandes firmes non locales jouent un rôle négligeable dans ce village.

La moitié de ces vingt producteurs ont investi dans du matériel de pointe et sont devenus des entrepreneurs de travaux agricoles. Ils représentent une forme nouvelle d'agriculture, dont la logique est proche de celle des firmes. Nous les appellerons « nouveaux producteurs » ou « entrepreneurs ».

Ces entrepreneurs s'entourent d'opérateurs qualifiés pour utiliser et entretenir leur matériel sophistiqué (certains s'équipent même d'un ordinateur et d'un GPS pour définir les doses adéquates d'engrais et la densité du semis). Cette tâche est accomplie soit par des fils d'agriculteurs, qui apprennent ainsi le métier en attendant de succéder à leurs pères, soit par d'anciens *peones* (ouvriers agricoles) qui ont eu les moyens de se former. Toutefois, l'augmentation de la productivité à laquelle s'ajoute la disparition de l'élevage dans une zone de la Pampa presque exclusivement consacrée à l'agriculture a mis de nombreux ouvriers au chômage. Parmi les anciens ouvriers, rares sont ceux qui continuent à habiter le siège de l'exploitation (*campo*) : ils quittent l'espace agricole et vont peupler les villages et les petits bourgs comme Ascensión, voire les grandes villes ; ils bénéficient des plans sociaux du gouvernement national via l'administration municipale basée dans le chef-lieu de district : General Arenales.

À côté de l'entrepreneur, l'autre figure qui tend à se généraliser est celle du rentier. Il s'agit en général d'anciens producteurs, qui tirent un revenu de la location de leurs terres et qui, par ailleurs, exercent parfois un autre métier au village (tenir un kiosque, conduire

un taxi, etc.). Il peut aussi s'agir d'héritiers d'un ancêtre commun – un père ou un oncle qui a quitté l'activité agricole sans reprendre –, héritiers qui ont placé les terres dans une société familiale dont ils sont actionnaires.

Ces transformations ont des répercussions importantes sur le sens que revêt désormais la propriété de la terre et le travail et, donc, sur le lien entre l'activité agricole et le territoire.

Transformations des identités liées au travail

Les nouveaux producteurs de la Pampa argentine sont essentiellement représentés par une association créée en 1989 : AAPRESID (Asociación argentina de productores en siembra directa). En lien avec les grandes firmes comme Monsanto, cette association est chargée de diffuser le semis direct. Elle est ainsi porteuse d'un discours nouveau.

Les entretiens que nous avons réalisés avec deux responsables², trois cadres et cinq producteurs, membres actifs de l'association, nous éclairent sur la façon dont nos interlocuteurs perçoivent le changement du métier de producteur. Le traitement de ces entretiens suit la méthode de l'analyse structurale du récit [Démazières et Dubar 1997]. Toutes les personnes interrogées ont décrit avec passion un processus de professionnalisation qui transforme le « producteur » en « entrepreneur », et qui implique l'abandon de ce qui

2. Un des fondateurs de l'association et son premier président.

faisait le métier même de producteur : la résidence rurale, d'une part, et le travail agricole, d'autre part.

La résidence ou, de façon plus générale, « l'habiter », autrement dit la sociabilité liée à la résidence [Mathieu 1996], ont profondément changé. Ce n'est pas uniquement dû au fait que l'entrepreneur loue à l'année les terres qu'il lui convient d'exploiter et ne se définit donc pas par la propriété foncière ; c'est aussi qu'il n'ancre plus sa vie privée dans une localité où il serait propriétaire ou « fermier stable ». Dans le cas des sociétés occidentales européennes, dont l'Argentine est l'héritière, Hannah Arendt [1983] souligne l'importance de la propriété en tant que « place concrète dans le monde ». Or cet ancrage n'existe plus dans cette nouvelle vision de la terre agricole comme simple facteur de production. En suivant le raisonnement d'Hannah Arendt [1983], n'ayant plus « sa place comme citoyen en un certain lieu du monde », le producteur ne peut plus prétendre appartenir à la cité politique locale.

Toutefois ce n'est pas (encore) le cas à Ascensión, où les vingt entrepreneurs dont nous avons parlé plus haut sont devenus des notables consacrant beaucoup de leur temps à la vie publique (coopérative, mutuelle, club). Leur notabilité n'est cependant plus fondée sur la propriété, mais sur l'influence et l'autorité morale. Ces producteurs incarnent la nouvelle logique entrepreneuriale qui serait seule censée faire la fortune de l'agriculture, donc du village – discours local largement relayé, au niveau national, par AAPRESID.

On ne peut pourtant pas, comme le fait la littérature argentine [Muzlera 2010], se faire

le simple écho de ces nouveaux producteurs et passer sous silence la figure du producteur moderne qui, pendant trente ans, a contribué à la professionnalisation du métier. Mais peut-être faut-il faire l'hypothèse d'une autre professionnalisation, l'agribusiness n'étant pas nécessairement l'aboutissement de l'agriculture moderne, les deux formes d'agriculture pouvant se côtoyer³. Au vu des transformations en cours, on peut même émettre l'hypothèse inverse : celle d'une « déprofessionnalisation » du travail agricole. Nous avons déjà signalé que ce n'était plus le même opérateur qui se chargeait de l'ensemble du processus productif, depuis la préparation du sol jusqu'à la récolte en passant par la gestion comptable, comme le faisait avec fierté le producteur de l'étape précédente. Ce qui était synonyme de construction d'identité collective et de rationalisation du métier est à présent synonyme d'éclatement de l'activité agricole en une série de tâches hyperspécialisées. Un cadre de AAPRESID nous a livré cette excellente formule :

Un professionnel est quelqu'un qui fait ce qu'il sait faire et fait faire le reste⁴.

La sous-traitance est le maître mot. L'entrepreneur doit savoir organiser le travail des autres. La référence au lieu de travail est désormais gommée. À la question de savoir quel lieu de travail les identifiaient le mieux, deux responsables de AAPRESID ont désigné

3. Pour peu que les politiques publiques accordent du crédit à cette agriculture moderne et parviennent à la différencier de l'agriculture de ferme.

4. Toutes les citations ont été traduites par les auteurs.

l'un, son téléphone portable, l'autre, sa camionnette. C'est donc la notion de « réseau » qui identifie ces nouveaux entrepreneurs.

Ces changements sont souvent décrits à l'aide d'un vocabulaire qui relève du domaine religieux : les nouveaux producteurs qualifient le lieu d'introduction du semis direct de « Vatican » du mouvement et se qualifient eux-mêmes de « pasteurs de la connaissance » [Hernández 2007]. Mais le véritable moteur de cette « spiritualité » est la rentabilité, comme l'exprime un ex-président de AAPRESID :

En Argentine, tous ces changements ont été récompensés par la rentabilité. Il n'y a rien de plus enthousiasmant que l'argent.

Hannah Arendt [1983] considère que « l'excellence » est ce qui fait sortir le travail de la sphère privée et en fait une activité soumise à l'évaluation des pairs. Or, selon nos entrepreneurs, l'excellence dans le travail est appréciée à l'aune de la « précision » : tenir les comptes au jour le jour ; tenir un registre des actions et de leurs effets ; appliquer au champ des doses mètre par mètre avec un GPS. Comme le déclare un cadre de AAPRESID :

Avant, le producteur ne comptait pas précisément ; il y était de sa poche et ne regardait pas de trop près. L'entrepreneur, lui, évalue. C'est une autre étape [...] L'entrepreneur doit savoir calculer.

S'inscrivant dans une démarche de certification, cette agriculture du calcul⁵ retire toutefois ce qu'il restait d'expertise à l'agriculteur et à l'ingénieur agronome.

Une autre modification importante a trait à la relation au savoir agricole. Dans un article

récent, Rosa Binimelis, Walter Pengue et Iliana Monterroso [2009] montrent que le recours au glyphosate et aux semences transgéniques a fait passer les agriculteurs d'une gestion proactive des adventices à une gestion réactive :

La technologie des semences résistantes au glyphosate peut être vue comme un verrouillage. Elle est incompatible avec des mesures destinées à prévenir la résistance aux mauvaises herbes, et en décourage l'adoption. Les agriculteurs argentins se sont disqualifiés à une vitesse extraordinaire, devenant « analphabètes » des mauvaises herbes, de la même façon qu'ils ont oublié leurs essais précoces de lutte intégrée [*ibid.* : 631].

Le pack transgénique a engendré des irréversibilités dans le métier de producteur, tant au niveau des savoirs mobilisés qu'au niveau des modes d'organisation.

Pourtant, au moins sur un point, ces nouveaux acteurs souhaitent se situer dans la continuité de la période précédente. Ils continuent d'utiliser le terme « producteur » pour parler d'eux-mêmes. Un membre de AAPRESID nous explique pourquoi :

J'utilise ce mot car, en Argentine, « entrepreneur » a une connotation négative : ce mot est associé à la fourniture de services à l'État et à la corruption ; il est aussi associé au personnage de l'exploiteur, même si la majorité des entrepreneurs ne le sont pas.

5. Qui bénéficie aux registres, aux senseurs, aux ordinateurs, et donc aux comptables et aux biologistes, au détriment des sciences du contexte plus que de la précision, comme l'agronomie et l'écologie.

La littérature argentine en sciences sociales a produit deux théories relatives aux conséquences sociales et territoriales de ces changements, qu'elle représente unanimement comme le passage de l'agriculture du *chacarero*⁶ à l'agriculture de firme :

- La thèse du « désert vert » met l'accent sur l'exode de la population rurale en direction des villages (moins de 2 000 habitants), et des villages vers les petites villes. À tel point que certains auteurs alertent sur la disparition d'un certain nombre de villages de moins de 1 000 habitants [Benítez 1998]. Cette thèse insiste sur les effets négatifs que les grands « opérateurs agricoles » ont sur les économies locales, opérateurs qui apportent du matériel et de la main-d'œuvre sans acheter leurs intrants sur place. À l'image des pools de semis, qui favorisent une « agriculture sans agriculteurs », comme le dénonce la Federación agraria argentina, syndicat des petits et moyens producteurs pampéens⁷.

- La thèse de la « géographie en réseau » met l'accent sur le fait que l'agribusiness, qui génère des emplois qualifiés mais dans des « trames flexibles » de prestations de services, n'aurait pas d'effets homogènes sur l'ensemble du territoire [Bisang 2003]. Seuls certains villages se transforment en « villages du soja » parce qu'on y trouve à la fois la culture du soja et les opérateurs requis. Ascensión en est un parfait exemple. En outre, la redistribution de la richesse produite ne fait pas tâche d'huile au sein de ces villages. Ainsi la pauvreté n'y est pas moindre que dans les autres villages, voire dans les grandes villes comme Rosario [Bidaseca et Gras 2008]. Selon les tenants de cette thèse,

on est passé de la Pampa des *chacareros* [Balsa 2006] à une « république du soja » composée d'une constellation de villages où règne la logique de l'agribusiness, ce qui a engendré un nouveau rapport au territoire, à l'identité et à la ruralité.

La thèse que nous proposons est différente de cette vision binaire *chacareros*/firmes. Tout d'abord, il nous semble que le monde du *chacarero* renvoie à la « première révolution » agricole, où l'intégration sociale passait par la corésidence et l'appartenance à une communauté locale. Cette période ne fait donc aucune place au producteur de la « deuxième révolution », qui, répétons-le, ne représente pas la première étape vers l'agriculture de firme. Dans le monde de cet agriculteur moderne, c'est le travail agricole qui garantit l'identité et assure la cohésion. L'agriculture de firme se distingue non seulement du monde du *chacarero* et de celui du producteur moderne mais aussi de celui des nouveaux producteurs que nous avons rencontrés à Ascensión, lesquels relèvent d'une « agriculture entrepreneuriale » – pour utiliser une expression plus englobante que « agriculture de firme » –, ce qui ne les empêche pas de continuer à être des acteurs locaux du territoire rural.

6. Petit et moyen producteur familial qui réside et travaille dans sa *chacra* (terre, lopin, propriété).

7. FAA et AFA, « ¿La tierra, para qué, para quienes, para cuántos? Por una agricultura con agricultores », Congreso nacional y latinoamericano sobre el uso y tenencia de la tierra, Buenos Aires, Ediciones CICCUS, 2004.

L'intégration au territoire rural par le travail

Chaque révolution agricole s'est accompagnée d'un mode particulier d'organisation du territoire mêlant les trois dimensions du travail identifiées par Hannah Arendt [1983], et ce en adaptant ces formes à la fois aux spécificités de l'espace pampéen, aux modalités de déplacement et de transport, et aux techniques agricoles disponibles.

Avec l'arrivée de populations européennes à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, l'agriculture pampéenne se transforme du point de vue qualitatif : l'espace rural devient l'espace de ces immigrés installés comme agriculteurs ou fermiers (*chacareros*), espace se juxtaposant à celui des *estancias*. Les villages rassemblent les travailleurs du chemin de fer et les grands commerces généralistes. À l'époque, une station de chemin de fer comme Ascensión emploie 80 personnes. Nombre d'ouvriers engagés pour la récolte logent, eux aussi, dans ces villages. Aux dires d'un agriculteur d'Ascensión, 50 hectares mobilisaient une équipe de 12 à 15 personnes pendant 40 jours (soit 450 journées en tout) ; aujourd'hui, un seul opérateur et une seule journée suffisent.

Parallèlement au fait que ces sociabilités tissées autour du travail salarié se localisent dans les bourgs et les villages, on voit se développer des coopératives qui fournissent les services (électricité, eau, commercialisation) dont ces migrants ont besoin et que ne fournissent ni l'État ni la municipalité. Durant cette première phase, c'est l'espace rural qui est le centre de la vie sociale, et non le village [Albaladejo 2012].

À partir de 1960, la « révolution verte » va entraîner de nouvelles transformations de la société pampéenne et de son rapport à l'espace. C'est la motorisation et la « chimisation » qui provoqueront les plus grands bouleversements. Entre 1957 et 1961, plus de 1 million de chevaux disparaissent au profit des tracteurs. Le nombre des chefs d'exploitation augmente de 40 % entre 1960 et 1969 :

Signe indubitable de ce regain d'intérêt pour l'agriculture modernisée, [...] disparition de la délégation de responsabilité [Gaignard 1979 : 976].

Ce sont 80 000 producteurs qui cessent d'être rentiers pour se mettre aux commandes de leurs *campos*. Mouvement inverse donc de ce que l'on peut observer aujourd'hui. Les villages sont alors intégrés à l'espace rural par ce qu'on appelle « le travail agricole moderne ».

Après 1960, les camionnettes se généralisent. Pour reprendre l'expression de Romain Gaignard, l'homme de la campagne pampéenne est désormais un homme « motorisé, donc autonome et véloce » [1979 : 1 001]. Les véhicules à moteur et les routes autorisent des déplacements quotidiens vers les villages (3 000 habitants) et vers les petits bourgs ruraux (30 000 habitants), qui vivent de l'exploitation familiale et vont connaître un développement important avec la modernisation de l'agriculture. Ces bourgs ruraux sont indispensables pour faire réparer les machines, acheter les intrants, les vaccins pour les animaux, trouver des conseils techniques et des services bancaires. Bientôt ils accueilleront les mères de famille venues y scolariser leurs enfants et trouver un nouveau mode de vie.

Puis les maris exploitants les y rejoindront, et le *campo* ne sera bientôt plus qu'un lieu de travail, une « fabrique » de matières premières et, dans le meilleur des cas, une résidence de fin de semaine. L'espace rural n'est donc plus le centre de la vie sociale.

Outre l'urbanisation et le renforcement du rôle économique et social des bourgs, de nouvelles formes de sociabilité apparaissent. L'activité agricole se professionnalise, acquiert ses propres institutions et dissocie de plus en plus « résidence » et « exploitation », « travail » et « famille », « famille » et « production ». La dimension domestique de l'exploitation se réduit. Le travail de l'exploitant, moins physique, devient davantage un travail de gestion. Les familles rurales abandonnent, comme le souligne Javier Balsa [2004], une certaine forme d'austérité dans leur mode de vie.

Cette modernisation contribue à la formation d'une bourgeoisie rurale, censée partager des intérêts communs. Dans les années 1970, dans la région pampéenne, 100 000 agriculteurs exploitaient entre 100 et 1 000 hectares (bourgeoisie émergente) ; 5 000 à 12 000 agriculteurs exploitaient entre 1 000 et 5 000 hectares (grande bourgeoisie) [Gaignard 1979].

Agriculture entrepreneuriale à Ascensión et fin de l'intégration par le travail

Après avoir été centrées, au cours de la « première révolution » agricole, sur l'espace rural d'un habitat dispersé, l'activité et la vie sociale du monde rural pampéen après la « révolution verte » se structurent autour du bourg agricole et d'une certaine professionnalisation. La dispersion des tâches caractéristique de la « troisième révolution » provoque

une transformation profonde du rapport à l'activité, que nous allons analyser en nous appuyant sur l'exemple du village d'Ascensión.

Ascensión, c'est 45 000 hectares situés au cœur de la zone de culture du soja, là où les terres sont parmi les plus fertiles⁸. Région de petits propriétaires, les parcelles y sont, dans leur grande majorité, comprises entre 25 et 50 hectares, aucune ne dépassant les 200 hectares. « L'agriculturisation » y est particulièrement forte : 95 % des terres sont destinés à la grande culture et seulement 5 % à l'élevage – pourcentage qui n'a fait que diminuer depuis les années 1960. Aujourd'hui, 60 % du PIB du district relèvent de la grande culture. Comme ailleurs dans la Pampa, les loyers de la terre ont beaucoup augmenté en quinze ans et atteignent désormais des sommets. Ainsi, pour les rendements qui se situent, selon les années et les exploitations, entre 40 et 50 quintaux/hectare, l'exploitant devra donner au propriétaire entre 21,5 et 26,5 quintaux/hectare, soit, en 2011, environ 250 dollars par hectare, payables, pour la partie fixe du loyer, avant de semer.

Les nouveaux producteurs sont, pour la plupart, les fils des producteurs modernes. Ils savent bien que leur activité n'est pas la simple continuation du métier de leurs pères. Membre du Conseil directif d'une coopérative, l'un d'eux précise :

Depuis que le semis direct est arrivé, nous ne travaillons plus autant qu'avant.

8. Les rendements moyens en maïs et en soja sont respectivement de 90 et 42 quintaux par hectare. À titre comparatif, dans le district voisin de Junín, ils sont respectivement de 66 et 35 quintaux.

La nouvelle génération est un problème : il va bien falloir non pas qu'elle monte sur le tracteur, ce qui n'est plus nécessaire, mais qu'elle assure la gestion ou paie les services d'un agronome pour le faire.

La préoccupation concernant la jeune génération, exprimée par un certain nombre de nos interlocuteurs « producteurs-entrepreneurs » locaux renvoie, si l'on y regarde de plus près, à une préoccupation plus personnelle, celle de ne plus avoir un métier à transmettre :

Il faut que nous fassions quelque chose pour ces jeunes qui, avec le semis direct, ont perdu le contact quotidien avec l'exploitation et la production.

Tout ce qu'il leur reste à transmettre, c'est une activité qui ne les occupe plus à temps plein et qui ne leur assure plus une identité professionnelle claire.

La coopérative est l'institution qui reste attachée au nouveau producteur, tout comme elle était attachée au producteur moderne. Toutefois la coopérative d'Ascención a dû, comme beaucoup d'autres [Carricart 2011], passer par une refondation : elle a vécu une grave crise financière après la dévaluation de 2001 parce que les dépôts des épargnants étaient assurés en dollars. Aussi a-t-elle proposé de rembourser en équivalents soja les 7 millions de dollars en cause et a ainsi pu solder sa dette en six ans. Sa capacité de commercialisation, qui était passée de 200 000 tonnes à 86 000 entre 1997 et 2002, est remontée à plus de 300 000 tonnes en 2010.

La crise et la reconstruction de la coopérative ont cependant laissé des traces. Après 2002, on a changé de gérant, de style et de

fonction. Un membre du Conseil directif nous confie :

Le style de direction a changé. Le directeur correspond au profil que nous souhaitions : il n'a pas de problème pour travailler avec le grand producteur. Le mythe de l'égalité a explosé et, grâce à cette politique, pour le plus grand bien de tous, nous obtenons de meilleurs prix pour les intrants comme le glyphosate.

Depuis 2002, chaque année, la coopérative a augmenté sa capacité de collecte de plus de 10 000 tonnes.

Si la coopérative villageoise est perçue aujourd'hui encore comme un facteur d'intégration, c'est que la « troisième révolution » agricole n'a pas donné lieu à de nouvelles activités économiques, en dehors des « mutuelles », coopératives de financement qui prêtent à des taux intéressants une partie des dépôts des nouveaux producteurs. Mais ce que les villageois reprochent à ces mutuelles, c'est de ne pas avoir investi dans des activités créatrices d'emplois.

Une des grandes questions qui restent en suspens est celle de la possibilité – certains parlent même de « devoir » – de transformer la production de la coopérative afin de générer des emplois. Aussi les membres du Conseil de direction se sont-ils rendus à Entre Ríos pour voir comment les choses se passaient à la coopérative de Crespo, qui a su construire une usine de transformation des œufs pour l'industrie agroalimentaire. Mais ils ont dû constater que ce modèle n'était pas applicable à Ascención : les exploitants ne vivent plus sur leurs exploitations et ne peuvent donc pas mettre en place d'ateliers familiaux d'élevage hors sol.

Si les deux premières révolutions agricoles ont été très prolifiques en matière d'institutions dans les villages, la « troisième révolution » n'a apporté qu'une seule nouveauté : la mutuelle. Toutes les autres fonctions de socialisation sont assurées par la coopérative ou la municipalité, chacune ayant son propre rôle.

La coopérative intervient, elle, non seulement auprès de ses adhérents mais aussi auprès de la communauté villageoise, au sein de laquelle les inactifs, chômeurs et rentiers sont particulièrement nombreux. Constituer des groupes de jeunes et des groupes de femmes, proposer des formations, gérer gratuitement une maison de retraite sont quelques-unes des interventions qui montrent son engagement, surtout aujourd'hui où son profil « agribusiness » l'oblige à soigner son image et son bilan social.

Les nouvelles technologies ont considérablement réduit l'emploi. Aujourd'hui, les qualifications requises sont largement supérieures à ce qu'elles étaient. Localement, on manque de travailleurs compétents, que l'on doit rechercher ailleurs. À Ascensión, c'est la municipalité qui, avec 350 salariés, est le plus gros employeur. La coopérative est la deuxième pourvoyeuse d'emplois : elle compte aujourd'hui 80 employés fixes à plein temps et fait travailler 120 personnes. Certains de ces travailleurs sont réunis dans un syndicat, UATRE (Unión argentina de trabajadoras rurales y estibadores), qui fonctionne comme une bourse du travail : pour certaines opérations confiées à certains adhérents, la coopérative paie le syndicat à la tâche, ce qui autorise une certaine souplesse. En effet, selon les producteurs, la politique des plans

sociaux est une incitation à refuser des contrats pour ne pas perdre les aides accordées. Le travail au noir se multiplie.

Le village est coupé en deux, de part et d'autre d'une voie ferrée. D'un côté, on trouve les producteurs et les rentiers ; de l'autre, les anciens *peones*, qui émargent aux plans sociaux. Ainsi, face à une administration municipale qui n'offre que des plans sociaux générant de la dépendance, la coopérative se pose en unique agence de développement de la localité.

Pour le reste, l'intégration passe par le fait de résider dans l'une ou l'autre moitié du village. On retrouve cette coupure sociospatiale dans les associations locales. L'Association italienne et l'Association espagnole sont deux grands lieux de sociabilité, l'une disposant même d'un cinéma. Le village héberge également deux clubs de football, fondés il y a quatre-vingt-cinq ans, avec, chacun, leur bar-restaurant fréquenté par les hommes. De fait, les hommes se réunissent plus souvent que les femmes, notamment pour des rencontres privées, appelées *peñas*, plus fréquentes depuis que la révolution du soja leur laisse du temps libre. Privées de loisirs depuis dix ans, certaines femmes ont enfin trouvé un lieu de distraction : le casino de la ville voisine. Un bus est d'ailleurs affrété spécialement pour elles. En été, les piscines et les espaces verts des deux clubs sont des lieux de rencontre pour les femmes. Ainsi, le village, ou le petit bourg, qui, depuis les années 1960, était un lieu de sociabilité, voire d'émancipation, pour les femmes, a été réinvesti par les hommes ces dernières années.



Maison de nouveau producteur (cliché C. Albaladejo, 2011)



Maison d'ancien ouvrier agricole (cliché C. Albaladejo, 2011)

Sans la résidence (encore) locale de la vingtaine de producteurs devenus les nouveaux notables du village, la coupure serait presque totale entre l'espace agricole et le bourg.

Plus généralement, une dichotomie se fait jour entre des espaces agricoles productifs et des petits centres urbains coupés de l'activité de production.

Conclusion

En deux générations, la relation entre l'activité agricole et le territoire s'est profondément modifiée. Le grand-père de l'agriculteur actuel était un *chacarero*, dont le travail et la résidence sur l'exploitation fondaient l'identité. Ce qui était alors le centre de la vie sociale [Albaladejo 2012], ce n'était pas le village mais bien la campagne, avec son habitat dispersé, ses veillées, ses rassemblements et ses fêtes.

La modernisation a introduit, dans ces sociétés agraires traditionnelles, une ségrégation de l'activité agricole dans le temps et dans l'espace. Cette activité n'est plus définie comme une « peine » ou une « condition », mais comme un « travail » ou un « emploi ». Ce processus a engendré de nouvelles identités : le *chacarero* et l'*estanciero* sont devenus des producteurs, pour certains d'entre eux, même des entrepreneurs ; le *peon* est devenu un ouvrier agricole. Présenté comme valeur universelle, le travail agricole s'est voulu remplacer, dans les campagnes, les formes traditionnelles d'intégration sociale et de construction identitaire. C'est ainsi que coexistent une modernité productive et des

formes antérieures de sociabilité. L'exploitation est restée un lieu de travail. Le petit bourg est devenu le centre de l'espace rural.

Pour apprécier ces transformations sans tomber dans la caricature, nous avons choisi une localité où la nouvelle agriculture entrepreneuriale, trop rapidement assimilée à une agriculture de firme, est pratiquée par de nouveaux producteurs résidant toujours au bourg. Toutefois, même dans ces lieux, les transformations sont clairement en rupture avec l'agriculture moderne de la « deuxième révolution » agricole : en une génération, la généralisation du semis direct et des plans sociaux a fait de l'agriculture, qui était encore un métier, une simple activité voire une tâche qui n'occupe plus à temps plein, quand elle occupe encore. Car, pour beaucoup, l'agriculture est devenue une rente.

On peut se demander si ce qui, dans la littérature argentine, est présenté comme une « hyper-professionnalisation » n'est pas au contraire une « dé-professionnalisation ». La spécialisation des tâches ne garantit pas forcément, au niveau local du moins, d'identité claire et partagée qui autorise à parler en toute légitimité de « professionnalisation ».

Pourtant cette transformation du travail ne s'accompagne pas de changements profonds dans les relations sociales. En effet, aucune institution nouvelle n'est venue consolider la sociabilité locale, si ce n'est la coopérative, qui redistribue les bénéfices qu'elle engrange, et la municipalité, qui redistribue, à travers des plans sociaux, les impôts prélevés sur le soja. Les récentes mutations de l'activité et du travail ne sont pas enchâssées dans la « révolution culturelle » de la société rurale

pampéenne. La place des femmes notamment, qui avait évolué au cours de la « deuxième révolution » agricole, tend à régresser avec la troisième.

Mais ces rémanences culturelles et ce retour à des rôles traditionnels dans la famille, le couple et les institutions ne signifient pas que la culture rurale, dans son ensemble, se reproduit. La disparition du travail comme facteur d'intégration locale et la transformation des modes de faire-valoir de la terre interdisent la reproduction des derniers éléments de la culture agraire encore présents dans les campagnes pampéennes. Ainsi certaines notions qui avaient fini par structurer le monde rural redeviennent confuses, voire

poreuses, en particulier la distinction entre « travail » et « inactivité », « rentier » et « producteur ».

Les travailleurs ruraux n'ont pas d'autre choix que d'accepter les plans sociaux ou d'espérer une bourse de UATRE. Si le boom du foncier explique la conversion des producteurs en rentiers, il reste cependant à expliquer la non-émergence d'une économie para-agricole et non agricole qui aurait bénéficié des transferts de rente. La soudaine disparition du travail comme facteur de sociabilisation interroge a posteriori sur la profondeur des changements qu'ont apportés la « révolution verte » et les régimes de néorégulation des marchés.

Bibliographie

Albaladejo, Christophe — 2012, « Les transformations de l'espace rural pampéen face à la mondialisation », *Annales de géographie* : 5-27.

Albaladejo, Christophe et Xavier Arnauld de Sartre — 2012, « Une révolution incomplète ? Leçons d'Argentine », in H. Regnault, X. Arnauld de Sartre et C. Regnault-Roger eds., *Les révolutions agricoles en perspective*. Paris, Éditions France Agricole : 55-72.

Arendt, Hannah — 1983, *Condition de l'homme moderne*. Paris, Calmann-Lévy.

Arnauld de Sartre, Xavier, Hernan A. Urcola, Iran Jr. Veiga, Julio Elverdín et Christophe Albaladejo — 2013, « The diffusion of an agricultural innovation in the spectrum of the land lease market. The case of the new agriculturization of the Argentinean Pampas », *Journal of Rural Studies* (à paraître).

Balsa, Javier — 2006, *El desvanecimiento del mundo chacarero. Transformaciones sociales en la agricultura bonaerense, 1937-1988*. Buenos Aires, Universidad nacional de Quilmes.

Barsky, Osvaldo et Mabel Dávila — 2008, *La rebelión del campo. Historia del conflicto agrario argentino*. Buenos Aires, Editorial sudamericana.

Benítez, Marcela — 1998, « La Argentina que desaparece. Desintegración de comunidades rurales y poblados en vías de desaparición ». Thèse de sociologie. Université de Belgrano, Buenos Aires.

Bidaseca, Karina et Carla Gras — 2008, « Los noventa y después. Criterios de pertenencia, exclusión y diferenciación social en tres pueblos del corredor sojero ». Communication présentée aux 6^e Journées de sociologie « Acteurs sociaux, problèmes publics et espaces de citoyenneté ». Universidad nacional de General Sarmiento de Buenos Aires (2-3 octobre).

Binimelis, Rosa, Walter Pengue et Iliana Monterroso — 2009, « Transgenic treadmill. Responses to the emergence and spread of glyphosate-resistant johnsongrass in Argentina », *Geoforum* 40 (4) : 623-633.

Bisang, Roberto — 2003, « Apertura económica, innovación y estructura productiva. La aplicación de la biotecnología en la producción agrícola pampeana argentina », *Desarrollo económico* 171.

Carricart, Pedro — 2011, « Las cooperativas de nueva generación en Argentina. Hacia un cooperativismo rural y societario en Argentina ». Thèse de géographie. Universidad nacional del Sur, Buenos Aires.

Demazière, Didier et Claude Dubar — 1997, *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion*. Paris, Nathan.

Gaignard, Romain — 1979, « La Pampa argentine, l'occupation et la mise en valeur ». Thèse. Université de Bordeaux 3.

Hernández, Valeria — 2007, « Entrepreneurs "sans terre" et "pasteurs de la connaissance" » : une nouvelle bourgeoisie rurale ? », in V. Hernández, P. Ould-Ahmed, J. Papail et P. Phélinas eds., *Turbulences monétaires et sociales : l'Amérique latine dans une perspective comparée*. Paris, L'Harmattan : 209-257.

Mathieu, Nicole — 1996, « Rural et urbain. Unité et diversité dans les évolutions des modes d'habiter », in M. Jollivet et N. Eizner eds., *L'Europe et ses campagnes*. Paris, Les Presses de Sciences Po : 187-215.

Muzlera, José — 2010, « Profesión y familia en el sur santafesino », in C. Gras et K. Bidaseca eds., *El mundo chacarero en tiempos de cambio. Herencia, territorio e identidad en los pueblos sojeros*. Buenos Aires, Éditions Ciccus : 69-85.

Reboratti, Carlos — 2005, « Efectos sociales de los cambios en la agricultura », *Ciencia Hoy* 15 (87) : 52-61.

Résumé

Christophe Albaladejo, Xavier Arnauld de Sartre et Pierre Gasselin, *Agriculture entrepreneuriale et destruction du travail dans la Pampa argentine*

En Argentine, l'agriculture de firme s'est considérablement développée à partir des années 1990, notamment en région pampéenne. C'est ce qu'on appelle la « troisième révolution » agricole. Si la « deuxième révolution » avait fait du travail un facteur d'intégration sociale, la troisième est en train de détruire cette forme de sociabilisation. L'activité physique de production, la seule encore véritablement ancrée dans le territoire rural, s'est simplifiée et systématisée : elle exclut du monde du travail non seulement des employés agricoles mais aussi d'anciens exploitants, dont beaucoup se transforment en rentiers ou cherchent une nouvelle activité. Ceux que nous appellerons les « nouveaux producteurs » ne sont plus occupés par l'agriculture, quand ils ont la chance d'avoir un emploi. Nous nous intéresserons tout particulièrement à un village situé au cœur de ce modèle d'expansion territoriale, à 250 kilomètres à l'ouest de Buenos Aires : Ascensión.

Mots clés

Pampa argentine, OGM, « révolution agricole », producteurs-entrepreneurs, déprofessionnalisation, résidence et vie sociale